

JUDIT KARAFIÁTH

**Du récit surréaliste au roman réaliste :  
influences proustiennes dans l'itinéraire de Tibor Déry**

Né à Budapest en 1894 et mort en 1977, Déry fut l'une des grandes figures de la littérature hongroise du xx<sup>e</sup> siècle. Issu d'une famille de la grande bourgeoisie budapestoise, Déry se révolta très tôt contre son milieu et devint membre du parti communiste. Après l'échec de la Commune hongroise en 1919, il dut émigrer et passa plusieurs années en exil en Autriche, en France, en Allemagne, en Italie et ailleurs. Cet exil lui permit de connaître les tendances d'avant-garde contemporaines. Après sa rentrée en Hongrie en 1926, il collabora à *Dokumentum*, revue de Lajos Kassák, qui n'eut que cinq numéros au total. Puis, Déry vécut encore quelques années à Berlin, puis à Dubrovnik. En 1934, à Vienne, il prit part à l'insurrection du Schutzbund, ligue de défense paramilitaire formée par le parti social-démocrate, et c'est à cette époque qu'il se mit à la rédaction de son grand roman *La phrase inachevée*. Après la chute de « Vienne la Rouge » il se vit obligé de quitter Vienne et passa une année en Espagne, puis retourna à Budapest. En 1938 il fut condamné à deux mois de prison pour sa traduction de *Retour de l'URSS* de Gide, considéré par les censeurs hongrois comme une propagande pro-soviétique. Remarquons, pour l'anecdote, que Déry eut encore des ennuis pour la même traduction, cette fois-ci sous le régime communiste de Rákosi, pour avoir traduit un ouvrage anticommuniste...

Déry travailla pendant plusieurs années sur *La phrase inachevée* qui ne fut publié qu'en 1947. Son deuxième grand roman, *Réponse*, qui parut en deux tomes en 1950 et en 1952, fut violemment attaqué par les idéologues du parti, qui considéraient que ce livre donnait une image fautive et défavorable du mouvement communiste clandestin. Dans les années d'avant 1956, Déry prit part aux activités réformatrices des écrivains, puis, après la chute de la révolution, il fut condamné à neuf ans de réclusion dont il ne passa finalement

que trois ans en prison. Son enfermement lui valut une réputation internationale, ses œuvres furent traduites en beaucoup de langues, ainsi de son récit intitulé *Niki*, dans lequel l'histoire des années de la dictature est présentée à travers le sort malheureux d'un chien dont le maître a été injustement emprisonné par le régime stalinien. Déry écrivit encore *Monsieur A. G. à X*, allégorie kafkaïenne (1964), et *L'excommunié*, histoire de Saint Ambroise, pleine de références au présent et qui rappelle sous certains aspects *L'Élu* de Thomas Mann.

Vers la fin de sa vie, sous le titre de *L'affaire n'est pas jugée*, Déry publia ses mémoires dans lesquels il n'épargne ni lui-même, ni ses anciens amis. Il mourut en 1977, à l'âge de 83 ans.

Dans un de ses écrits autobiographiques, Déry se compare à un navire parti sans chargement et qui fait son plein dans chacun des ports où il s'arrête. Ces ports se situent sur la carte de la littérature moderne et le carburant dont le navire de Déry emplit son réservoir s'appelle tantôt expressionnisme ou surréalisme, tantôt Marcel Proust, Thomas Mann ou Franz Kafka<sup>1</sup>.

Déry lui-même distingue trois périodes dans sa carrière littéraire :

Pendant ma jeunesse – depuis longtemps disparue – je professais la thèse impertinente que c'est l'artiste qui impose sa vision au monde ; bien plus tard, je croyais que c'est le monde qui parle à travers lui ; à présent, il me suffirait de savoir si ce que j'ai écrit dans ma vie, survit dans la mémoire de quelque lecteur digne de ce nom, cela m'est égal si c'est à la demande générale ou seulement pour m'apaiser<sup>2</sup>.

La première de ces trois périodes va de 1917 à 1933, la deuxième de 1933 à 1958 et la dernière de 1958 jusqu'à sa mort. L'influence de Proust date du début de la deuxième période, au cours de laquelle Déry se tourne vers le réalisme, tout en se servant du romancier français comme d'un modèle.

---

<sup>1</sup> Voir Pomogáts Béla, *Déry Tibor*, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1974, p. 7.

<sup>2</sup> Déry Tibor, *Ítélet nincs*, Budapest, Szépirodalmi Könyvkiadó, 1969, 322 p., cité par Péter Egri, *Survie et réinterprétation de la forme proustienne. Proust – Déry – Semprun*, Debrecen, Kossuth Lajos Tudományegyetem, 1969, p. 69.

Ceci peut certainement sembler contradictoire : l'esthétique proustienne, hostile à toute littérature engagée, patriotique ou populaire est très éloignée des idées du jeune auteur hongrois qui se veut le chantre du mouvement communiste des années trente. Toujours est-il, et aussi surprenant que cela puisse paraître, l'influence de Proust perce à travers les pages de *La phrase inachevée* comme l'ont déjà démontré les critiques contemporains et comme l'a affirmé l'auteur lui-même à plusieurs reprises. Toutefois, il convient de remarquer, pour compléter la liste des sources possibles des romans de Déry, qu'il fut également influencé par Thomas Mann, Franz Kafka et Hermann Broch, mais dans le cadre de cet article, nous nous limiterons à l'étude de ses emprunts à l'écrivain français.

L'œuvre de Tibor Déry est en effet un véritable album des tendances littéraires du xx<sup>e</sup> siècle. Ses premiers écrits expriment son indignation devant les injustices de la société et expriment sa révolte contre l'ordre établi. Pour formuler cette révolte, il a recours aux expressions fiévreuses des avant-gardes. C'est en se révoltant contre son propre milieu qu'il devient un révolutionnaire pour proclamer la libération définitive de l'homme. Les premiers écrits de Déry reflètent l'esprit de l'expressionnisme et en empruntent les techniques. En France, où il passera plus de deux ans entre septembre 1923 et fin 1925, il entrera en contact avec des milieux littéraires d'avant-garde. En 1924, Philippe Soupault publie dans *La Revue Européenne* un poème de Déry. « La Grande Vache » paraît dans le numéro 21, traduit par son ami Gyula Illyés en collaboration avec Ivan Goll. Mais au total, le poète hongrois n'écrira que deux poèmes à Paris, et il n'aura que peu de rapports avec

le surréalisme<sup>3</sup>. Puis, pendant son séjour en Italie, Déry écrit *Le bébé géant*, pièce dada et surréaliste (1926) qui témoigne du même esprit révolté que *Victor ou les enfants au pouvoir* de Vitrac, publié deux ans plus tard, en 1928.

---

<sup>3</sup> Botka Ferenc, *Megnyugodva és megbékélve (Tollvonások Déry Tibor arcképéhez)*, Budapest, Magyar Irodalomtörténeti Társaság, 1994, p. 36.

En 1926, ceux qui avaient dû choisir l'exil après la chute de la Commune hongroise, peuvent regagner leur pays. Déry et Illyés reviennent de Paris, Kassák et Andor Németh rentrent de Vienne. C'est à ce moment-là que Kassák lance sa quatrième revue, intitulée *Dokumentum*. On y trouve des poèmes, des critiques et des pièces marquées du sceau du surréalisme à côté d'études sociographiques, de textes sur l'urbanisme et d'illustrations d'inspiration constructiviste. Déry y publie plusieurs poèmes, des extraits de sa pièce *Que mangez-vous au petit déjeuner ?* et un texte théorique sur le poème nouveau. Encore plus important est, du point de vue de la théorie, *Les oiseaux du sablier*, traité surréaliste sur la poésie paru dans la revue *Korunk* en 1927.

Toutefois, si l'on évoque Déry surréaliste, c'est un petit roman ou poème en prose, *Réveillez-vous* (1928), qui s'impose. Georges Baal, traducteur du texte, y voit le vrai réveil au surréalisme de Déry<sup>4</sup>. Ce conte surréaliste est un rêve sur la liberté qui représente le point culminant de la période surréaliste de l'auteur, lequel, peu après, se met à l'écriture de son grand roman réaliste, *La Phrase inachevée*.

*Réveillez-vous* est le récit du voyage initiatique du jeune héros, Anis. Ce nom est-il un écho lointain à l'Anicet de Louis Aragon ? On sait que le roman d'Aragon : *Anicet ou le panorama*, raconte les aventures d'un jeune homme naïf, qui part lui aussi à la découverte du monde et en connaît bientôt les mensonges. Mais on peut également penser au *Paysan de Paris* du même Aragon pour ce qui est des descriptions oniriques des paysages urbains. Remarquons en passant qu'il n'est pas sans fondement de comparer l'itinéraire de Déry à celui d'Aragon : tous les deux ont pris le même itinéraire menant du surréalisme vers le réalisme.

---

<sup>4</sup> Georges Baal, « Introduction. Le surréalisme en Hongrie derrière les points d'interrogation », *Mélusine*, n° XV, *Ombre portée. Le surréalisme en Hongrie*, Paris, L'Âge d'Homme, 1995, p. 23.

Le héros de Déry part à la conquête d'une nouvelle réalité, la réalité surréaliste. Anis voyage à travers des pays merveilleux, des paysages de montagne et de mer, en lutte avec les éléments et les hommes. Il rencontre l'amour, il fait des rêves et des cauchemars, il devient ordonnateur et victime de métamorphoses surréelles, aimé et délaissé de son amoureuse, Mousse. Le monde que Déry crée est un monde sauvage et cruel où chacun est à son tour bourreau et victime, où le temps, l'espace, la vie même, cessent d'obéir aux lois de la logique. C'est un monde parcouru par des animaux extraordinaires, survolé par des villages qui ont lâché leurs amarres<sup>5</sup>.

Comme le formule Marc Martin, avec *Réveillez-vous* Déry tente « une nouvelle expérience plus suggestive encore que les précédentes, dont le but consiste derechef à montrer le lien capable d'unir surréalisme et lutte sociale<sup>6</sup> ». Anis, à la fois poète et prophète, veut mettre fin au règne des mensonges :

Ça suffit ! – s'écrie Anis. [...] Ça suffit le mensonge ! J'ai tout calculé, je sais tout. Ce que je ne sais pas n'existe pas. Ce qu'on ne peut pas nommer par son nom n'existe pas. Ce qui n'existe pas doit s'anéantir<sup>7</sup> [...].

Anis essaye d'ouvrir les yeux des pauvres à la vérité de leur état misérable et, dans un discours passionné, les incite à la révolte :

Voici l'heure de la révolte. Avec nos mains que le sang et le pain ont quittées, dans cette obscurité plus épaisse que le sang, tandis que frappent les coups de cloche de la dernière heure, révoltons-nous contre la réalité qui pour nous est devenue plus incertaine et plus venimeuse que l'enfer des dieux. Qu'avons-nous à perdre, nous qui sommes les plus pauvres ? Nous, dont même les cauchemars ont plus de vérité, dont même les errances de la folie ont plus de solidité que toute l'écorce épaisse de leur planète montée sur son axe de diamant. Nous ne voulons pas de cette réalité, nous ne voulons pas de cette certitude. Que cet œil au regard rigide, dont le miroir congèle le paysage de tous les malheurs, devienne aveugle. Derrière le paysage un autre paysage, derrière la réalité une autre réalité se tapissent, prêts à bondir comme derrière une cataracte. C'est à nous de frapper et de piquer et de gueuler pour que l'œil perce et que nous retrouvions nos maisons englouties. Réveillez-vous ! Cette vérité est un mensonge<sup>8</sup> !

---

<sup>5</sup> *Idem*, p. 24.

<sup>6</sup> *Destins croisés de l'avant-garde hongroise. Pour une anthologie 1918-1928*. Établie, traduite et annotée par Marc Martin, Paris, L'Âge d'Homme, 2002, p. 80.

<sup>7</sup> Tibor Déry, « Réveillez-vous », traduit par Georges Baal, *Mélusine*, n° XV, *Ombre portée. Le surréalisme en Hongrie*, Paris, L'Âge d'Homme, 1995, p. 168.

La dernière scène de *Réveillez-vous* présente Anis – pour certains critiques *alter ego* du jeune Déry – portant vers des terres inconnues, à la recherche d'un avenir incertain. C'est un hymne à la liberté qui, par son ton, rappelle le pathétique des manifestes et tracts surréalistes. Ce texte restera l'un des documents les plus précieux du surréalisme hongrois, avec le très beau texte automatique d'Andor Németh, *La descente d'Eurydice aux enfers*, et quelques écrits de Gyula Illyés, poèmes ou textes composés en hommage à l'écriture automatique. Pour Andor Németh, qui voit dans la figure d'Anis un avatar de Prométhée, ce récit pourrait être appelé l'épopée cosmique de l'homme d'aujourd'hui<sup>9</sup>.

Dans une interview accordée en 1974 à la journaliste Ilona Fodor, Déry affirme que lors de son séjour à Paris il ne connaissait pas encore Proust : ce ne fut que plus tard qu'il commença à le lire<sup>10</sup>. On sait que Déry emporta le premier tome d'*À la recherche du temps perdu* avec lui à Dubrovnik, qu'il en trouva les tomes suivants dans la bibliothèque municipale de cette ville et qu'il fit venir de Budapest ceux qui n'y étaient pas. Il parlait souvent de sa lecture de Proust. C'est une longue étude de l'écrivain László Németh qui attira son attention sur les nouveautés de la vision et de l'écriture de l'auteur français. Mais Déry précise qu'il avait des « dispositions proustiennes » avant même de connaître Proust<sup>11</sup>.

La critique hongroise est unanime à affirmer l'influence de Proust sur l'œuvre de Déry. On sait que le roman écrit entre 1933 et 1938 ne fut publié que beaucoup plus tard, en 1947, mais les amis de Déry eurent la possibilité de le lire en manuscrit. On en trouve une première mention écrite dans la revue *Nyugat* : c'est une critique de Gyula Illyés, parue en 1938. Illyés remarque que l'influence de Proust se fait sentir dans le roman :

---

<sup>8</sup> *Idem*, p. 186.

<sup>9</sup> Németh Andor, « Ébredjetek fel! », *Literatura*, juillet 1929. Republié dans *A szélén behajtva*, Budapest, Magvető, 1973, p. 203-205.

<sup>10</sup> Déry Tibor, « Déry Tibor ifjúságáról : Párizsról » (interview par Ilona Fodor), *Botladozás*, Budapest, Szépirodalmi Könyvkiadó, 1978, tome II, p. 675.

<sup>11</sup> *Idem*, p. 676.

En plus de présenter une vaste composition sur les questions sociales et psychologiques les plus actuelles, ce roman est à la fois le miroir d'une multitude de problèmes stylistiques et de nouvelles voies pour l'écriture d'un roman. [...] Pour ce qui est de son ton, ce roman se situe entre [...] Proust et Joyce : il est écrit par un homme qui a tiré des conséquences de l'œuvre de ceux-ci, tout en évitant de tomber dans le piège de l'imitation<sup>12</sup>.

Dans sa courte critique Illyés n'a su qu'attirer l'attention sur les influences que Déry avait subies lors de la rédaction de son roman. Il a fallu attendre la critique d'Andor Németh qui, après la parution du roman, lui consacra une étude détaillée<sup>13</sup>. Dans cette analyse approfondie des thèmes, de la structure et des personnages du roman, Németh attire l'attention sur deux modèles : *La montagne magique* de Thomas Mann et *À la recherche du temps perdu* de Marcel Proust et affirme que tandis que l'imitation de Proust est manifeste et voulue, celle de Mann est moins consciente.

Németh précise dès le début de son étude que la méthode de Proust ne saurait être appliquée pour représenter la société hongroise déchirée par des bouleversements politiques que si on la coupe de ses racines philosophiques et esthétiques et qu'on ne l'utilise qu'en tant que technique. Ce que Déry a appris de Proust, dit Németh, c'est la technique des métaphores et non pas sa vision.

Comme deuxième élément d'emprunt, Andor Németh mentionne la rupture de la linéarité dans la présentation des événements : il considère cette méthode comme une innovation de la technique du roman, de portée révolutionnaire. Et troisièmement, il constate une ressemblance entre l'amour du protagoniste, Lőrinc et celui de Swann. On se souvient qu'*Un amour de Swann* se termine par le départ de Swann pour Combray, qui se dit : « Dire que j'ai gâché des années de ma vie, que j'ai voulu mourir, que j'ai eu mon plus grand amour, pour une femme qui ne me plaisait pas, qui n'était pas mon genre<sup>14</sup> ! »

---

<sup>12</sup> Illyés Gyula, « Déry Tibor regénye », *Nyugat*, 1938, tome II, p. 140.

<sup>13</sup> Németh Andor, « Szélszöveg egy nagy regényhez. Déry Tibor: *A befejezetlen mondat!* », *Forum*, décembre 1947, Budapest. Republié dans *A szélén behajtvá*, p. 334-350.

<sup>14</sup> Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu I, Du côté de chez Swann*, Paris, Gallimard, 1987, p. 375.

Lórinç Parcen-Nagy, lui, tombe amoureux d'une danseuse communiste agressive et autoritaire qui, tout comme Odette pour Swann, n'est pas son genre. Leur relation se présente comme un pendant à l'épisode d'*Un amour de Swann*. Évi, en tant que projection de l'amour de Lórinç, est tout aussi éloignée de l'Évi réelle, impatiente et toujours en retard, que l'est Odette de la cocotte rusée qu'elle est en réalité.

Toujours dans le domaine des représentations de l'amour dans les deux romans, complétons la liste de Németh avec quelques ressemblances : tout comme Swann, Lórinç ne connaîtra jamais vraiment son amoureuse : non seulement les traits du visage de la jeune fille, mais aussi sa vraie personnalité lui échapperont toujours :

Évi qui entrait au café n'était pas identique à celle qui venait de la rue, comme si les trois pas accomplis pour passer la porte tournante l'avaient complètement transformée, comme une princesse des contes populaires qui se métamorphose en crapaud. [...] Lorsque la nuit, il la tenait entre ses bras, il avait l'impression qu'Évi le dupait ; qu'elle n'était pas identique à elle-même, car celle qu'il aimait ne pouvait pas s'humilier jusqu'à consentir à partager son lit. Le corps de la jeune fille assise, debout, ou couchée, ne pouvait être identique à ce phénomène chéri qu'il pourchassait comme un papillon inaccessible dans la solitude, pendant les longues attentes envoûtées du Café de l'Union. Comme tous les grands amoureux, Lórinç s'était épris de la jeune fille qu'il ne connaissait pas et qu'il ne pouvait connaître, car l'inconnu était la matière même de ce personnage et n'apparaissait que lorsque Lórinç ne la regardait pas ; ce qu'il connaissait d'Évi n'était qu'une sorte de schéma ; comme le mot qui dérobe l'idée qu'il exprime, cela servait seulement de tremplin à son imagination<sup>15</sup>.

Lórinç a l'impression qu'il n'arrivera jamais à découvrir l'être inconnu d'Évi :

Ce corps caché par le vrai corps, cette essence dérobée par l'essence véritable que Lórinç pourchassait sans cesse en vain, n'apparaissaient, croyait-il, qu'en un endroit inaccessible, parmi les « amis » et les « connaissances » d'Évi<sup>16</sup>.

aussi fait-il, à la manière de Swann, des enquêtes auprès de personnes qui appartiennent au même milieu que la jeune fille, pour savoir quelle est l'Évi réelle qu'il n'arrive pas à connaître :

---

<sup>15</sup> Tibor Déry, *La phrase inachevée*, [traduit du hongrois par Georges Kassai, Claudine Comte, Geneviève Idt, Monique Fougerousse et Ladislav Gara], Paris, Éditions Albin Michel, 1966, p. 478.

<sup>16</sup> *Ibid.*



[...] tout être qui vivait dans le rayonnement de la « véritable Évi » était plus important pour son amour que le côté obscur qu'elle-même tournait vers lui. Ainsi les gens qu'Évi fréquentait en l'absence de Lórinç recevaient d'elle leur éclat, leur poids, leur valeur ; ils grandissaient et renvoyaient la lumière absorbée sur l'être inconnu d'Évi qui continuait ainsi à croître, et les deux images réunies anéantissaient le corps misérable et insignifiant que Lórinç tenait la nuit entre ses bras<sup>17</sup>.

En s'attelant à l'écriture de *La phrase inachevée*, Déry se donna pour but de créer un grand roman qui serait à la fois issu du réalisme du XIX<sup>e</sup> siècle, et représenterait les expérimentations formelles du roman moderne : projet ambitieux s'il en fût. Pour ce qui est du contenu du roman, il est, d'une part, une fresque colorée et variée de la société hongroise des années trente et, de l'autre, la représentation du cheminement d'une âme, celle d'un jeune homme sensible et intelligent, qui veut se débarrasser de ses racines bourgeoises et aimerait se joindre au prolétariat.

Lórinç Parcen-Nagy, fils d'un riche bourgeois, connu pour sa politesse et ses bonnes manières dans la société, ne trouve pas sa place dans son milieu et fait plusieurs tentatives pour s'intégrer dans la classe ouvrière. Il fait la connaissance d'une famille de prolétaires, les Rózsa. Le père de famille est presque toujours en prison pour agitation politique. La mère, militante fervente, ne pense qu'à prendre part à la lutte des classes et s'occupe très peu de ses enfants : entièrement absorbée par l'organisation d'une grève dans son usine, elle ne rentre pas chez elle et laisse mourir son plus jeune fils, un petit garçon pris de fièvre. Son fils aîné, Péter, enfant précoce et consciencieux de son appartenance sociale, se passionne, lui aussi, pour les idées révolutionnaires. En bon marxiste, Déry construit son roman autour de deux axes : il représente la bourgeoisie et le prolétariat comme deux classes antagonistes dont le conflit reste inévitable : leur haine respective est inconciliable. Le roman représente deux univers : les logis sans confort des quartiers pauvres et les grands appartements luxueux des bourgeois au centre de la ville sont séparés par un fossé, au sens figuré mais aussi concret, topographique : il n'y a que très peu d'endroits où les deux territoires se recoupent.

---

<sup>17</sup> *Idem*, p. 479

Tel est le bistrot de la rue Csáky aux confins des deux mondes que fréquentent le père de Lőrinc, Lőrinc lui-même mais aussi de simples ouvriers.

*La phrase inachevée* représente un nouveau chapitre dans l'histoire de la littérature hongroise, tant par le choix de son sujet que par ses qualités formelles. Pour ce qui est de ces dernières, il semble que Déry tourne le dos aux traditions du roman hongrois : en rejetant la linéarité de l'intrigue et la prépondérance de l'anecdote, il introduit dans son œuvre la réflexion d'un intellectuel. Il prête une attention particulière à la structure du roman. On sait qu'avant Déry cette préoccupation était peu présente dans les romans hongrois dont les auteurs se souciaient beaucoup plus de l'intrigue, des personnages et du style que des travaux de composition<sup>18</sup>.

Déry apporte du nouveau dans la thématique du roman également. Jusque-là, le cadre de l'action était la vie à la campagne avec comme personnages des paysans, des représentants de la petite noblesse appauvrie appelée *gentry* et des employés dans l'administration locale. Avec *La phrase inachevée*, non seulement la grande bourgeoisie citadine entre en scène mais aussi le prolétariat urbain, et les conflits sociaux entre les deux grandes couches sont représentés dans toutes leurs manifestations<sup>19</sup>. Le grand enjeu pour Déry est de concilier une norme d'ordre politique (l'engagement aux côtés du prolétariat) et une exigence esthétique, celle de la modernité littéraire<sup>20</sup>.

Il convient de remarquer que, même si dans les années trente les modèles de Déry sont Proust, Thomas Mann et Kafka, son roman garde quelques réminiscences de l'écriture des avant-gardes : il se situe à mi-chemin entre la prose de jeunesse d'inspiration avant-gardiste et le classicisme rigoureux du roman suivant, *La réponse*. L'exemple le plus fréquemment cité de la survivance du surréalisme est l'incipit du roman, description onirique de la rue Csáky, enveloppée dans le brouillard d'un soir d'hiver :

---

<sup>18</sup> Pomogáts Béla, « Modernizációs törekvések és hagyomány. A befejezetlen mondat », *Vázlat az egészről. Déry Tibor tizenegy regénye*, Budapest, Magyar Irodalomtörténeti Társaság, 1995, p. 25.

<sup>19</sup> *Idem*, p. 22.

<sup>20</sup> Szolláth Dávid, « 1938 – Az elkötelezett regény mint a kommunista magatartásformák bírálata. Déry Tibor: *A befejezetlen mondat* », *Literatura*, 2006, n° 2, p. 186.

On n'entendait ni le bruit des voitures, ni le martèlement des pas ; seul, de temps à autre, l'eau gelée craquait entre les pavés, tandis que le brouillard, prolongement immatériel de la neige sale et noire, dévorait les murs des maisons, les réverbères, l'encadrement des portes et des fenêtres. On ne voyait pas à plus de dix pas. Fouetté par le courant d'air sifflant des rues latérales, le brouillard se déchiquetait çà et là en formes incertaines qui se plaquaient aux murs des maisons, pareilles à des lambeaux de papier à fleurs grisâtres, longues et vagues fougères de tapisserie qui s'animent quand on les regarde avant de l'endormir. Là où elle n'était pas brisée par ses angles, la rue se transformait en une grande antichambre vide, toutes portes fermées, démeublée, où les déménageurs auraient oublié d'éteindre les lumières avant de partir<sup>21</sup> [...]

Mais pour revenir aux sources, voyons quels sont les traits caractéristiques de l'écriture proustienne dont nous pouvons déceler la présence dans *La phrase inachevée*. À première vue, on est frappé par la fréquence de phrases très longues, voire très compliquées. Cette longueur s'explique sans doute par l'effort de l'auteur qui, à l'instar de Proust, veut donner des explications exhaustives relatives à ses personnages et aux événements décrits. *La phrase inachevée* est bien un roman d'analyse à la manière de Proust : les hésitations, les faiblesses et les décisions inattendues du protagoniste sont présentées et étudiées dans toute leur amplitude. Déry ne ménage pas son héros, il ne pense pas à embellir son caractère. Nul n'est positif dans le roman, pas plus Lőrinc que les autres.

Déry excelle dans la présentation de la vie des salons des grands bourgeois, c'est ici, entre autres, que sa dette à l'égard de Proust est la plus évidente : il observe ce monde d'un œil détaché et en donne une image minutieuse et pleine d'ironie. Déry avait le sens du comique et n'hésitait pas de se moquer de tout, y compris de lui-même. Son ironie atteint son point culminant dans la scène de réunion de la famille Parcen-Nagy chez la grand-mère : dans cette comédie sociale, les membres de la famille, eux-mêmes riches, élégants et respectables, s'humilient devant la vieille maîtresse de la maison, qui dispose de la fortune de la famille. Précisons que l'ironie et la critique de Déry n'épargnent pas les prolétaires non plus : il donne une image ambiguë des militants sectaires, dogmatiques et fanatiques du parti communiste.

---

<sup>21</sup> Tibor Déry, *op. cit.* [15], p. 9.

Le lecteur tardif se demande pourquoi et comment ce livre a pu échapper à la sévère critique marxiste de l'époque : peut-être est-ce justement la malice fine de l'auteur qui n'a pas été perçue par les idéologues, peu versés dans le déchiffrement des subtilités verbales.

Les souvenirs de l'enfance choyée de Lőrinc ne manquent pas – il y a même une allusion assez directe à la madeleine quand il se rappelle les odeurs sucrées d'un gâteau – mais la mémoire involontaire ne sert chez Déry qu'à la représentation réaliste du personnage, puisque son narrateur est censé tout savoir : c'est un narrateur omniscient qui n'a pas de problème à raconter son histoire. Ainsi, la mémoire involontaire ne joue pas de rôle dans la structuration du récit<sup>22</sup>. Chez Déry, cette technique proustienne se transforme : elle sert à nuancer l'image des personnages. Chaque fois qu'un personnage se voit dans une situation difficile, les souvenirs nostalgiques de son passé l'aident à se reprendre et lui donnent de la force<sup>23</sup>.

L'ordre chronologique des événements racontés est souvent interrompu par des retours en arrière (fréquents dans les romans réalistes de type balzacien) et aussi par des sauts vers l'avenir. L'action se passe au milieu des années trente, mais avec ces analepses et ces prolepses le temps s'étend sur des décennies avant et après – au total un demi-siècle : la jeunesse de Károly Parczen-Nagy (1898) et la maturité de Lőrinc (1937) étant les points les plus éloignés. On est loin, toutefois, de la conception de la durée proustienne.

Par contre, on a l'impression parfois de revoir quelques figures proustiennes dans le roman de Déry. Par exemple, la grande actrice vieillie, Kornélia Bánó, doit beaucoup à la Berma, célèbre interprète de Phèdre, toutefois avec cette différence que la situation familiale et sociale de l'actrice hongroise est beaucoup plus élaborée. La figure de la Berma, on s'en souvient, illustre surtout l'œuvre destructrice du temps dans le roman de Proust.

---

<sup>22</sup> Szolláth Dávid, *op. cit.* [20], p. 188-189.

<sup>23</sup> Pomogáts Béla, *op.cit.* [18], p. 27.

Dans le cadre restreint de cet article nous ne pouvons pas nous étendre sur tous les emprunts faits à Proust mais nous renvoyons le lecteur au livre déjà cité du professeur Péter Egri, qui en donne un inventaire détaillé (*Survie et réinterprétation de la forme proustienne. Proust – Déry – Semprun*, Debrecen, Kossuth Lajos Tudományegyetem, 1969).

L'œuvre de Déry est une synthèse du roman réaliste et des acquis du roman moderne. La critique est unanime pour affirmer que *La phrase inachevée* a été construite sur des bases balzaciques, à l'aide des enseignements tirés d'*À la recherche du temps perdu*, des *Buddenbrook*, et de *La montagne magique*. Il nous reste à constater que Déry a intégré ce qu'il a voulu intégrer de Proust, mais il n'en est pas devenu, pour autant, un héritier ou un disciple. Tout en adoptant quelques éléments des romans de Proust et de Thomas Mann, il a réussi à se construire une identité d'écrivain et à créer une œuvre, il est vrai, éclectique, mais cohérente dans sa vision et authentique dans son expression.

---

JUDIT KARAFIÁTH

Université Eötvös Loránd, Budapest  
Courriel : jkarafiath@gmail.com